ÇA TOURNE MAL !

par Philippe Lombard

Création artistique
par Mr Choubi

Éditions La Tengo
18, rue Oberkampf 75011 Paris
www.la-tengo.com
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays © Éditions La Tengo

Sommaire

Avant-propos.....5

Chapitre 1 : Le jour se lève et les conneries commencent – Dans les affres de la préproduction.....6
Sueurs froides.....8
Albert Simonin, le tonton flingué.....20
Claude Sautet, le « script-doctor ».....22
La guerre est déclarée.....24

Chapitre 2 : Faisons un rêve – Les films que vous ne verrez jamais.....28
Les larmes du crocodile.....30
Les improbables.....32
Quand Belmondo alpague Mesrine.....36
Des bulles, mais pas de pellicule.....40
Céline, Michel, Jean-Paul et les autres.....48
Mocky jamais à court d'idées.....52

Chapitre 3 : Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ? – Un tournage peut être mauvais pour la santé.....58
Les tournages mouvementés.....60
Les tournages inachevés.....70
Au lit !.....78
Têtes à claques.....82

Chapitre 4 : Je hais les acteurs – Le plus beau métier du monde ?.....88
Les pires débuts de carrière ?.....90
Angélique se déchaîne.....94
Delon VS Belmondo.....96
La Gafer se gaufre.....100
Attal & Zardi – Seconds couteaux aux crans d'arrêt.....104
Les acteurs « à problèmes ».....108

Chapitre 5 : Du rififi chez les hommes – Les cinéastes à poigne.....112
Les cinéastes qui ne chuchotaient pas à l'oreille des acteurs.....114
Nouvelle Vague fight – Jean-Luc Godard VS François Truffaut.....120
Jean-Pierre Melville, le terrible.....124
Marcel Dassault et le mirage du cinéma.....128

Chapitre 6 : Que la fête commence ! (ou Préparez vos mouchoirs) – Accouchements dans la douleur.....132
Derniers obstacles.....134
Les pires sorties de film.....138
Vamos à la plagiat.....144
Ça casse à Cannes.....148
Quand la critique se déchaîne.....154

Remerciements.....160
Bibliographie.....161
Du même auteur.....166

Avant-Propos

– Ça parle de quoi, *Le Professionnel* ?
– C'est l'histoire d'un agent secret qui meurt à la fin.

J'avais 9 ans, la pochette du disque d'Ennio Morricone me fascinait (Bébel, revolver au poing) et en questionnant son propriétaire, de quatre ans mon aîné, j'ai été salement « spoilé », comme on ne disait pas à l'époque. Qu'importe. Je suis allé voir *Le Professionnel* et j'ai suivi avec enthousiasme la mission-suicide du commandant Joss Beaumont, homme d'honneur odieusement broyé par le système. Mais 1981 ne s'est pas résumé à ce seul film. Ce fut même un sacré feu d'artifice pour le cinéma français. Voyez plutôt : *Garde à vue*, *Pour la peau d'un flic*, *La Soupe aux choux*, *Le Choix des armes*, *La Chèvre*, *La Guerre du feu*, *Le Maître d'école*, *Viens chez moi, j'habite chez une copine*, *Coup de torchon*, *La Femme d'à côté*[1]...

Je n'ai pas tout découvert en 1981, loin de là, mais j'ai vu toutes les affiches dans les rues et les extraits à « Mardi Cinéma ». C'est ainsi que j'ai été happé par le septième art hexagonal. Quelle belle période, quand j'y pense ! Je voyais *Marche à l'ombre*, le mercredi en salle, et *La Vache et le prisonnier*, le dimanche soir à la télé, *L'As des as* et *Fantômas contre Scotland Yard*, *Les Spécialistes* et *Les Tontons flingueurs*, *Subway* et *Le Vieux Fusil*, etc. Je conservais les affiches en couverture de *L'Officiel des spectacles*, je découpais les programmes de *Télérama* et *Télé Star* (j'avais accès aux deux), je classais les fiches-films de *Première*, bref, je jouais les archivistes. Un jour, sûrement, cela me serait utile.

Quand j'ai fait mien le métier d'écrire sur le cinéma, je suis régulièrement revenu à mes premières amours. Entre un article sur James Bond et un livre sur *Star Wars*, j'ai pris un plaisir immense à raconter le tournage des *Bronzés*, à analyser les répliques de Michel Audiard, à parler avec Claude Pinoteau, à faire, un jour, une conférence sur Lino Ventura. Il faut dire que les coulisses du cinéma français sont aussi passionnantes que ses films. Les tournages ne se passent pas toujours comme prévu, c'est le moins que l'on puisse dire. Il y a, comme dit Belmondo dans *Hold-up*, « *ce putain de facteur humain* ». Des films restent même inachevés, imaginez qu'un *Marco Polo* avec Alain Delon s'est arrêté au bout d'un mois et qu'on ne le verra jamais ! Quand j'y pense... Et entre les acteurs alcooliques et les cinéastes tyranniques, l'ambiance de certains plateaux a été quelque peu mouvementée. Les sorties aussi peuvent être délicates, pour peu qu'un comédien se plaigne (Jean Lefebvre, par exemple) ou que le gouvernement fasse pression (*La Religieuse*)...

Loin d'écorner la réputation de certains ou de salir le souvenir de films adorés, *Ça tourne mal* devrait vous éclairer sur la façon dont on fait du cinéma. En passant de l'autre côté de l'écran, les petites Alice que vous êtes vont pouvoir revisiter des œuvres en découvrant leur contexte d'origine, leurs enjeux économiques ou artistiques, leurs anecdotes parfois mesquines, souvent réjouissantes...

Philippe Lombard

1 L'année 1981 a aussi été généreuse en productions anglo-saxonnes, ne soyons pas chauvins : *Les Aventuriers de l'arche perdue*, *Rien que pour vos yeux*, *Condorman*, *Flash Gordon*, *New York 1997*, *Excalibur*, *Brubaker*...

CHAPITRE 1

LE JOUR SE LÈVE ET LES CONNERIES COMMENCENT*

DANS LES AFFRES DE LA PRÉPRODUCTION

*film de Claude Mulot de 1981

«ÇA COMMENCE BIEN, LES FOUS SONT LÂCHÉS!»

André Pousse dans *Un idiot à Paris* de Serge Korber (1967)

Au début d'une aventure, l'enthousiasme est toujours de mise, surtout dans le cinéma. Vous allez voir ce que vous allez voir, du scénario en béton, de la star en veux-tu en voilà, des paysages grandioses... bref, chaque film se promet de marquer le septième art d'une pierre blanche (oui, messieurs-dames, on fait de l'art). Mais, bien entendu, rien ne se passe vraiment comme prévu, et il faut s'adapter ou mourir. Un acteur fait faux bond à la dernière minute ? On en trouve un autre, quitte à remplacer un homme par une femme. Un scénario tombe en panne ? On dépêche un script-doctor auprès du patient. Une production rivale se met en place sur le même sujet ? On affûte les couteaux.

SUEURS FROIDES

Où l'on apprend que Jean-Pierre Mocky pratique le chantage, qu'Alain Delon est une girouette, que de Gaulle se rêve en professeur d'histoire et que Lino Ventura ne se fait pas acheter par une pute (sic, hein !).

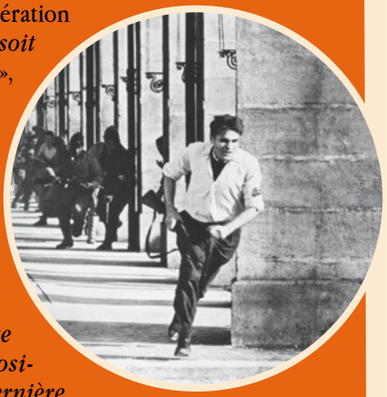
UN DRÔLE DE PAROISSIEN DE JEAN-PIERRE MOCKY (1963)

Pour cette histoire adaptée de *Deo Gratias* de Michel Servin, Jean-Pierre Mocky prévoit une vingtaine de scènes de pillages de troncs se déroulant dans autant d'églises. Il a en tête de faire construire un décor transformable, mais le producteur Henri Diamant-Berger lui annonce que c'est impossible, compte tenu du budget, et qu'il va lui falloir tourner dans de véritables églises... «*Je me rends donc à l'archevêché de Paris et à la Centrale catholique qui, en ce temps-là, était dirigée par un ancien clown de Medrano converti. [...] J'essuie d'abord un refus. Cette idée de pillage de troncs leur déplaisait. Et des scènes comme celle de Bourvil et Poiret bouffant du poulet sur un autel n'étaient pas faites pour les satisfaire vraiment. Voyant le risque, je décide de pratiquer le chantage. Je leur annonce que, s'ils persistent dans leur refus, je mets en route un film sur l'histoire du curé d'Uruffe* (en 1956, un prêtre avait éventré une femme qu'il avait mise enceinte – NDA). *Le chantage marche. On me demande seulement de changer la fin du film en permettant au personnage de Bourvil de s'enfuir grâce à la complicité tacite du curé qui lui pardonne ses frasques*[1]. » Amen.

1 Gaston Haustrate & Jean-Pierre Mocky, *Entretiens avec Jean-Pierre Mocky*, Édilig, 1989.

PARIS BRÛLE-T-IL ? DE RENÉ CLÉMENT (1966)

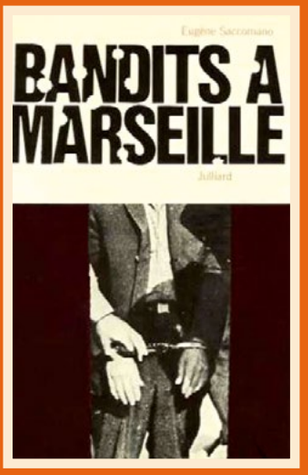
Apprenant que René Clément prépare *Paris brûle-t-il ?*, le général de Gaulle le convoque à l'Élysée. L'idée de reconstituer la libération de Paris l'enthousiasme, mais il souhaite «*que le film soit tourné suivant sa perspective personnelle des événements*», comme l'explique Yves Boisset, premier assistant-réalisateur qui assiste à la réunion.



«*Votre scénario n'est pas mal, monsieur Clément, mais il met beaucoup trop en avant les Américains.*
- Mais, mon général, la vérité historique...
- La vérité historique est ce que l'on fabrique, monsieur Clément. Ce sont les Français qui ont libéré Paris, pas les Américains ! Si votre film respecte cette vérité historique là, on mettra à votre disposition tous les moyens dont vous aurez besoin. Une dernière chose. Vous me couperez toutes les scènes dans lesquelles je suis censé apparaître. On ne fait pas jouer le général de Gaulle par un acteur ![2]»

Bien, mon général. Comme il vous siéra, mon général.

BORSALINO DE JACQUES DERAY (1970)



Pendant le tournage de *La Piscine*, Alain Delon tombe sur le livre d'Eugène Saccomano (qui ne refait pas encore le match), *Bandits à Marseille*. Et voit dans le chapitre consacré à Paul Carbone et François Spirito, maîtres absolus de la pègre marseillaise des années 1930, un sujet de film en or pour lui et Jean-Paul Belmondo. Le projet est lancé, et la presse en annonce le titre, *Carbone et Spirito*. Tout simplement. Enfin, rien de ce qui va en découler ne sera simple...

Car François Carbone, frère de feu Paul, est scandalisé et s'en ouvre à un journaliste de *France-Soir* : «*Si on tourne ce film, je sais bien ce qu'on va dire : que mon frère et Spirito étaient des gangsters et qu'ils ont fait pis que pendre. Cela, je ne le veux pas, parce que c'est faux.* [...] *Les vrais gangsters, pour moi, ce sont ceux qui prennent des milliards aux pauvres gens ; ça n'est pas notre cas. Et c'est sur eux qu'il faut faire des films. Paul n'a jamais*

2 Yves Boisset, *La vie est un choix*, Plon, 2011.

escroqué, jamais trafiqué ; alors pourquoi veut-on le salir à nouveau ?[3] » Après cette brillante démonstration d'amour fraternel, plus personne à Marseille ne veut s'impliquer dans le film et les menaces pleuvent. « *Je reçois la nuit,* se souvient le réalisateur Jacques Deray, *des coups de téléphone anonymes qui me disent avec un accent pagnolesque :* "Le film, il ne se fera pas." *L'enjeu est important. Delon se mobilise et fait un voyage éclair en Corse. À son retour, tout démarre sur de nouvelles bases qui compromettent à peine l'esprit du film*[4]. »

Belmondo et Delon interprètent dorénavant François Capella et Roch Siffredi (nom emprunté au régisseur de plateau), et le film s'intitule *Marseille 1930,* avant qu'il ne devienne finalement *Borsalino*... Chapeau, monsieur Delon !

LE SAUVAGE DE JEAN-PAUL RAPPENEAU (1975)

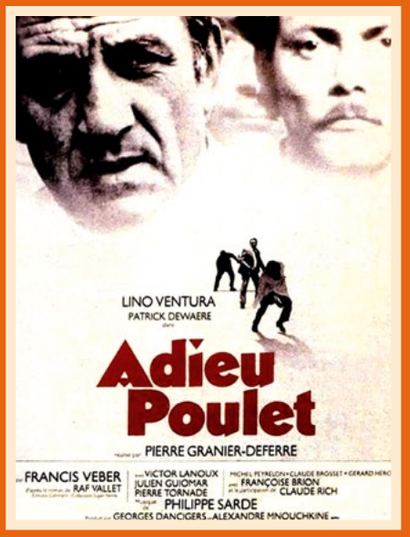
Quand ils écrivent *Le Sauvage,* Jean-Paul Rappeneau et Jean-Loup Dabadie ont en tête d'opposer « *une petite Française agitée comme Woody Woodpecker* » à « *un sauvage américain* » qui vit reclus sur une île. Catherine Deneuve accepte le rôle pendant l'écriture. Il ne reste plus au duo qu'à trouver son partenaire. Elliott Gould (*M.A.S.H.*, *Le Privé*) est leur premier choix, mais le producteur Raymond Danon refuse. « *Il faut un Français.* »

3 Roger Colombani, « Le frère du gangster après l'annonce du projet Delon-Belmondo : "Nous saurons l'empêcher" », *France-Soir*, 26 mars 1969.
4 Jacques Deray, *J'ai connu une belle époque*, Christian Pirot, 2003.

« *J'ai d'abord pensé à Yves Montand,* raconte Rappeneau, *mais quand j'en ai parlé à Jean-Loup Dabadie, il a rechigné. Il venait de faire* César et Rosalie *et* Vincent, François, Paul et les autres *avec lui, il voulait sûrement changer un peu. On s'est donc mis à chercher dans la short-list des stars françaises de l'époque. C'est là que nous sommes allés voir Delon, sur les conseils de Danon qui était son ami. Après avoir lu le scénario, Delon a dit à Danon :* "Tu me vois faire ma p'tite cuisine et grimper aux arbres ? Propose le rôle à Claude Brasseur, il fera ça très bien !" » Mais c'est à Lino Ventura que le cinéaste s'adresse. « *Avec lui, ce fut rapide :* "Une histoire d'amour avec une bonne femme qui m'emmerde : non merci !" »
Ne reste plus alors dans la « short-list » que Jean-Paul Belmondo, évidemment. « *Il vivait alors avec Laura Antonelli qu'il avait rencontrée sur mon film,* Les Mariés de l'an II. *Et ils sont arrivés ensemble à notre rendez-vous. Dabadie et moi étions très mal à l'aise. En sortant, on demande à son agent, Gérard Lebovici :* "Mais pourquoi est-il venu avec elle ? – Vous n'avez pas compris ? Parce qu'il veut qu'elle joue dans le film." » Or, il n'est pas question de se séparer de Deneuve.

Finalement, les deux auteurs repensent à Montand, qui accepte, mais avec un peu d'amertume. « *Il savait qu'on était venu le voir en dernier. Il m'en a voulu.*[5] »

ADIEU POULET DE PIERRE GRANIER-DEFERRE (1975)



Dans le milieu du cinéma, Lino Ventura avait la réputation d'être entier, exigeant, difficile, mais, au final, très professionnel. L'école Gabin, quoi. Francis Veber confirme cela dans ses mémoires, avec ses mots à lui : « *Mon Dieu, qu'il pouvait être chiant !* » Il garde le souvenir d'une collaboration compliquée sur *Adieu poulet*. Le film est adapté d'un roman de la Série noire écrit par Jean Laborde, qui décrit comment un policier se fait entretenir par une prostituée pour, soi-disant, infiltrer la pègre.

« *Lino avait lu le livre et accepté le rôle. Les producteurs me confièrent l'adaptation et se montrèrent satisfaits de mon travail. Ce ne fut pas le cas de Lino qui refusa le scénario en disant :* "Lino ne se fait pas acheter par une pute."

5 Nicolas Schaller, « Peau neuve », *Télé Obs*, n°2448, 6 octobre 2011.